

réponse. Cependant il était élevé à la présidence et, après deux ans d'attente, notifiant au père de la jeune fille son intention de procéder au mariage, en grande pompe et sans plus tarder. Le père répondit, cette fois, que des motifs variés l'empêchaient d'accepter l'honneur qui lui était proposé. Sur quoi Barrios envoya un de ses aides de camp au comte avec ordre de lui adresser la démission. On ne la trouva pas : le père l'avait mise en lieu sûr. C'est sur lui que tomba la colère du dictateur, il le fit arrêter et garder au secret pendant trois mois ; au bout de ce temps, le père donna son consentement et le mariage se fit.

Barrios se montra des lors non seulement le meilleur et le plus tendre des maris, mais le plus dévoué des gendres ; il prit son beau-père pour ministre des finances, le chargea de contracter des emprunts, plus avantageux les uns que les autres... pour toute la famille et finalement et le bon point de se faire fusiller, ce qui a permis à Mme Barrios de s'établir dans la cinquième avenue, où elle tient un état digne de son rang quasi souverain.

Une autre dot colossale est celle de miss Julia Rhinelande, qui passe pour la plus riche propriétaire de titres et de portefeuilles de Etats-Unis, sans compter une certaine de millions en immeubles. Presque tout son revenu va en charités à l'église épiscopale.

Miss Helen Gould est l'héritière vraisemblablement de l'immense fortune accumulée par son père, mais en attendant, elle dispose déjà d'un revenu de plusieurs millions, qui lui a été dévolu en propre. Miss Daisy Stevens, fille du riche Frédéric Stevens, et miss Annie Cutting sont deux autres héritières dont la fortune dépasse cinquante millions.

Mrs Griswold et Mrs Alexander sont deux veuves qui en ont chacune au moins trente. Mrs Fair est une veuve d'un autre genre ; elle est divorcée depuis 1883, et, à ce titre, a obtenu des tribunaux, avec la garde de ses enfants, un domaine de 20 millions. L'aspect original de son histoire est qu'elle a vécu en parfaite intelligence avec son mari tant qu'elle partageait sa pauvreté et vivait avec lui dans une case de troncs d'arbres au fond du Nevada ; la fortune faite et le palais classique construit à New-York, la discordie est venue.

Mme Vanderbilt, qui habite avec son fils unique au coin de la cinquième avenue et de la cinquième et dernière rue, est la veuve la plus riche de l'univers. Mrs Marshall Roberts et Mrs Moise Taylor ont chacune une certaine de millions acquis par leurs défunts époux dans le commerce. Mrs Astor en possède une quarantaine ; Mrs Bell, sœur de M. Gordon Bennett, a partagé avec lui l'immense fortune de leur père ; Mrs Andrew Goffin est une jeune veuve de vingt-cinq ans, affligée d'un nombre de millions précisément égal à celui de ses années.

Enfin miss Herty Green présente le rare spectacle d'une femme qui a fait en personne une immense fortune à la Bourse (100 millions, dit-on), et qui sait le faire prospérer. Quand aux dots de 10, de 15 et 20 millions, on ne les compte pas.

LA
DE OBEISSANCE DE NINELI
« Tiens Nineli, voilà pour toi » dit le père Hans en entrant, tandis qu'il déposait sur la table une grande boîte oblongue. Tout à l'heure je suis passé devant l'ubercule du *Cheval Blanc* et Franz Miller, l'amburgeiste, m'a appelé pour me remettre ce café qui est à ton adresse. Qu'est-ce qu'on me donne pour ma peine ?

« La petite fille, une jolie enfant blonde aux traits fins, à l'air sérieux déjà, qui savait ce que son père lui demandait en parlant ainsi couramment d'abord l'embrasser et entourant son cou de ses deux bras, avec la vive tendresse qu'elle avait pour son papa si bon qui l'aimait tant. Puis, tout intriguée, elle alla se placer devant la petite caisse en demandant :
« Qu'y a-t-il là dedans ? et qui peut me l'envoyer ?
— Comment ! répondit Hans, tu ne devines pas ? Tu ne te souviens plus de la promesse que t'a faite ta tante Frida quand elle est venue nous voir dernièrement, ne t'a-t-elle pas promis de t'envoyer une surprise des son arrivée à Paris ?
— C'est vrai, dit Nineli ; mais qu'a-t-elle mis dans cette boîte ?
— Nous allons voir. »

A ces mots, il fit sauter le couvercle et une poupée superbe apparut au fond de la caisse. Elle avait des yeux bleus d'une grandeur démesurée, des dents qui n'en finissaient pas de sourcil d'une épaisseur étonnante et une chevelure plus merveilleuse encore, une chevelure blonde qui paraît à Nineli tout en or.

« Tu vas être heureuse, j'espère lui dit son père.

— Oh ! oui, répondit l'enfant en serrant son cou sur la belle poupée qu'elle appelait déjà sa jolie petite Lili.
Cependant la mère de Nineli entra et partagea aussitôt son admiration pour la poupée. S'avançant qu'il lui fallait un berceau, elle courut chercher un galetas celui qui servirait à son enfant quand elle était toute petite. Il était bien un peu grand pour la poupée, mais Nineli s'en consola en pensant qu'il pourrait lui servir encore lorsqu'elle aurait grandi ; cette fillette avait déjà la prévoyance d'une véritable petite maman.

Elle en avait aussi la tendresse et les prévisions ; ainsi, pour satisfaire la curiosité qu'elle soupçonnait à Lili, Nineli voulut lui faire visiter la maison, afin de lui faire connaître sa nouvelle habitation ; elle voulut également la mettre à table à côté d'elle quand le souper fut servi ; elle faisait semblant de lui donner à manger et elle l'admirait, et elle l'embrassait ; enfin, elle se trouvait la plus heureuse enfant du monde.

« En s'éveillant, Nineli sauta tout de suite en bas de son lit pour aller embrasser sa poupée. S'étant habillée avec l'aide de sa maman, elle habilla ensuite sa petite fille et continua à s'occuper d'elle comme une véritable mère de famille, la faisant déjeuner, la promenant, l'amusant ; enfin, elle la remit dans son berceau quand elle jugea qu'un nouveau repos devait lui être nécessaire.

Les parents de Nineli avaient besoin d'aller travailler aux champs et ils voulaient y emmener leur fille ; mais elle était une petite maman trop tendre pour abandonner sa poupée qui dormait ; elle pria donc sa mère de lui permettre de rester auprès de Lili pour attendre son réveil ; elle voulait la lever aussitôt pour ne pas la laisser pleurer.

« Cette petite fera une bonne mère de famille dit Hans en riant ; il ne faut pas la contrarier. Partons et Nineli viendra nous rejoindre avec sa fille quand elle sera réveillée. »

Assise à côté du berceau de son enfant, Nineli, dès qu'elle se trouva seule se mit à chaper doucement et à bercer sa poupée pour favoriser son sommeil.

Elle fut dérangée de ses occupations maternelles par un état de rire moqueur. Scandalisée, elle se retourna vivement et reconnut dans l'entre-baillement de la porte, l'un de ses petits voisins, garçon turbulent et mal élevé, qui ne songait qu'à faire des sottises.

« Pourquoi viens-tu encore, Fritz lui dit-elle d'un air fâché. Tu sais bien que mes parents ne veulent pas que tu entres ici. »

— Je m'en fiche de toi, petite Nineli, dit-il d'un airadin ; je ne ferai rien de mal et je ne resterai qu'un instant ; tes parents ne se doutent rien.

— Puisque tu me promets d'être sage, reprit Nineli, je vais te faire voir une poupée superbe que ma tante Frida m'a envoyée de Paris. »

En désobéissant ainsi la fillette savait très bien qu'elle agissait mal ; mais elle fut muevement d'orgueil qui étouffait momentanément les reproches de sa conscience ; mais elle fut bien désappointée, car le petit mauvais sujet lui dit d'un air dédaigneux, quand elle lui sut les nœuds de sa poupée :
« Ça ne fait pas mon compliment, ma pauvre Nineli ; elle est bien laide, ta poupée, avec la coiffure qu'on lui a faite. As-tu jamais vu des cheveux d'enfant arrangés ainsi ?
— C'est vrai ! dit Nineli tout attristée ; mais je peux bien la coiffer autrement. »

— Oh ! oui, à répondre l'enfant en serrant son cou sur la belle poupée qu'elle appelait déjà sa jolie petite Lili.

Cependant la mère de Nineli entra et partagea aussitôt son admiration pour la poupée. S'avançant qu'il lui fallait un berceau, elle courut chercher un galetas celui qui servirait à son enfant quand elle était toute petite. Il était bien un peu grand pour la poupée, mais Nineli s'en consola en pensant qu'il pourrait lui servir encore lorsqu'elle aurait grandi ; cette fillette avait déjà la prévoyance d'une véritable petite maman.

Elle en avait aussi la tendresse et les prévisions ; ainsi, pour satisfaire la curiosité qu'elle soupçonnait à Lili, Nineli voulut lui faire visiter la maison, afin de lui faire connaître sa nouvelle habitation ; elle voulut également la mettre à table à côté d'elle quand le souper fut servi ; elle faisait semblant de lui donner à manger et elle l'admirait, et elle l'embrassait ; enfin, elle se trouvait la plus heureuse enfant du monde.

« En s'éveillant, Nineli sauta tout de suite en bas de son lit pour aller embrasser sa poupée. S'étant habillée avec l'aide de sa maman, elle habilla ensuite sa petite fille et continua à s'occuper d'elle comme une véritable mère de famille, la faisant déjeuner, la promenant, l'amusant ; enfin, elle la remit dans son berceau quand elle jugea qu'un nouveau repos devait lui être nécessaire.

Les parents de Nineli avaient besoin d'aller travailler aux champs et ils voulaient y emmener leur fille ; mais elle était une petite maman trop tendre pour abandonner sa poupée qui dormait ; elle pria donc sa mère de lui permettre de rester auprès de Lili pour attendre son réveil ; elle voulait la lever aussitôt pour ne pas la laisser pleurer.

« Cette petite fera une bonne mère de famille dit Hans en riant ; il ne faut pas la contrarier. Partons et Nineli viendra nous rejoindre avec sa fille quand elle sera réveillée. »

Assise à côté du berceau de son enfant, Nineli, dès qu'elle se trouva seule se mit à chaper doucement et à bercer sa poupée pour favoriser son sommeil.

Elle fut dérangée de ses occupations maternelles par un état de rire moqueur. Scandalisée, elle se retourna vivement et reconnut dans l'entre-baillement de la porte, l'un de ses petits voisins, garçon turbulent et mal élevé, qui ne songait qu'à faire des sottises.

« Pourquoi viens-tu encore, Fritz lui dit-elle d'un air fâché. Tu sais bien que mes parents ne veulent pas que tu entres ici. »

— Je m'en fiche de toi, petite Nineli, dit-il d'un airadin ; je ne ferai rien de mal et je ne resterai qu'un instant ; tes parents ne se doutent rien.

— Puisque tu me promets d'être sage, reprit Nineli, je vais te faire voir une poupée superbe que ma tante Frida m'a envoyée de Paris. »

En désobéissant ainsi la fillette savait très bien qu'elle agissait mal ; mais elle fut muevement d'orgueil qui étouffait momentanément les reproches de sa conscience ; mais elle fut bien désappointée, car le petit mauvais sujet lui dit d'un air dédaigneux, quand elle lui sut les nœuds de sa poupée :
« Ça ne fait pas mon compliment, ma pauvre Nineli ; elle est bien laide, ta poupée, avec la coiffure qu'on lui a faite. As-tu jamais vu des cheveux d'enfant arrangés ainsi ?
— C'est vrai ! dit Nineli tout attristée ; mais je peux bien la coiffer autrement. »

Se laissant sur sa chaise de sa maman, elle s'assit et pria Fritz de lui donner sa poupée restée dans le berceau. Puis, après lui avoir défilé son beau chignon, elle essaya de lui faire une natte semblable à la sienne ; mais elle n'était pas encore assez adroite pour réussir. Comme elle s'impatientait de voir qu'elle ne faisait qu'embrouiller les cheveux de sa poupée, Fritz lui dit d'un air content :
« D'abord à l'âge de ta petite fille, les enfants ont les cheveux très courts. Si j'étais à ta place, je couperais les vilains cheveux de cette poupée ; elle serait beaucoup plus gentille.

— Passe-moi les ciseaux de maman qui sont sur la table, » dit Nineli.
Fritz s'empressa de lui offrir et poussa la complaisance jusqu'à tenir la poupée pendant qu'elle lui coupait ses beaux cheveux dorés. La petite fille ne devinait pas que c'était par jalouxie que le méchant garçon lui donnait de mauvais conseils.

Quand Nineli eut terminé son œuvre, la pauvre poupée n'était plus la même avec les petits cheveux courts et inégaux qui se dressaient sur sa tête et lui donnaient un air lamentable. La fillette en fit la remarque avec stupeur.

Les yeux humides de larmes, elle jeta sur Fritz un regard de reproche et vit avec colère qu'il riait silencieusement d'un air plus moqueur que jamais.

« Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-elle d'un air très fâché.
— Parce que ta poupée est hideuse maintenant.
— C'est toi qui en est cause ! Va-t'en ! » s'écria-t-elle, éclatant en sanglots.

Le méchant garçon n'en riait que de plus en plus.

son changement, elle alléguait l'état de sa santé ; mais je la connais, il y a autre chose. Pour qu'elle n'ait pas fait de dettes, l'abbé ! Les gens qui vont ainsi courir par les grandes villes l'hiver mettent volontiers le prix des fermages sur leurs épaules et reviennent souvent déplorés jusqu'à l'os.

— Armelle a de l'ordre ; je ne crois pas qu'il s'agisse d'un souci d'argent. Dans chacune de ses lettres, Nola m'a toujours parlé du mauvais état de la santé de sa mère, fort ébranlée depuis longtemps.

— Mais on vous dit que Gunstan, qui n'a jamais eu la santé ébranlée, est aussi changé qu'elle ?
— Dans tous les cas abstenez-vous des conjectures, dit l'abbé discrètement ; il n'est si beau ciel sur lequel ne se forment des nuages, le mieux est de les laisser passer.

— C'est égal, ces gens-là piquent ma curiosité, dit mademoiselle Augustine ; je m'y connais, il y aura une explosion ; Armelle ressemble à son père d'une manière saisissante. Allons, l'abbé, ne me prêchez pas, c'est inutile ; je sais que j'ai dit une sottise devant ces enfants, auxquels je dois apprendre à respecter les secrets de famille, quels qu'ils soient. Adieu, et bon voyage !

Sur ces paroles, la vieille demoiselle retourna vers la voiture, et l'abbé regarda le rond-point de son cabriolet l'attendait.

De Kerul et Kerpeulvan la distance fut vite parcourue. Le cabriolet allait tourner le petit chemin qui aboutissait à la grande grille, quand Jean Kerbic arrêta court son cheval.
— Je crois que M. Gunstan, qui est sur la fa-

— Je te remercie, mon garçon !... Pas trop mal, pas trop mal !... Hé, hé, un peu fraîchement !...
Mais l'heure sonnait, le cornet du conducteur éclatait comme une fanfare ; d'un coup d'œil bref, Joseph comptait ses voyageurs, sonnait au compteur et gaillardement tirait sur le cordon :

— Nous y sommes ?... Alléz !... Roulez !...
L'omnibus se mettait en branle.
Dix-huit mois après, Joseph fut promu titulaire, quarante-cinq francs d'appointements, gratification aux étrennes, uniforme et sabots fournis par l'administration ; un Pérou ! Du reste, le travail exactement le même.

Le soir de la nomination, on trinqua chez la mère Guichou.
« Pleure, ma fille, lui dit sa mère à son tour, je ne te plains pas ; tu n'as que la juste punition de ta désobéissance. »

Mme JEANNE CAZIN.

ALLÈZ !... ROULEZ !

Il avait plu ; devant la gare d'Argenteuil, des flots d'eau larges, miroirs encadrés de boue, reflétaient le ciel bleu où les nuages délicats se désagrégèrent lentement.

Une brise agitait les platanes. Les cheveux de l'omnibus, vagues, au ventre tombant dont la seule usait le poil par places, secouaient leur harnais d'un air mélancolique et lourdement faisaient retomber leur sabot dans la boue, d'où jaillaient les éclaboussures qui mouchettaient de taches brunes la caisse jaune clair de la voiture.

— V'là l'heure temps ! et le conducteur, qui fumotait un brulo-gueule, les mains en poche, le fouet sous le bras.
— V'là l'heure temps ! répéta, d'une voix grêle et glapissante, quelqu'un qui se tenait accroupi et recroquevillé sur le marchepied de l'impériale.

Un drôle de petit homme, haut d'une aune, bossu comme on l'est pas, membres maigres et longs, museau proéminent. Dans cette posture, les genoux au menton, il ressemblait à ces casse-noisettes que fabriquaient jadis les Allemands.

Bien connu d'ailleurs dans le pays, Joseph Guichou — l'Argenteuil — au Ouches, où il était né, deux ans auparavant, un receveur de la « Compagnie des omnibus d'Argenteuil et du Château de Bezons » était venu à mourir, il s'était présenté au siège de la Société, là-bas au haut de la Grand-Rue.

— On m'a dit qu'on cherche quelqu'un pour remplacer Auguste, c'est qui est mort l'aut' jour ; j'viens voir si vous voudriez de moi ?

Le gérant se précipitait sur le devant de la porte, sa calotte à oreillettes enfoncée sur ses cheveux roux. D'un air goguenard il toisa le nabot :

— Tu voudrais être receveur, avec ce compteur dans les dos ?
L'autre releva sa face glabre, où des yeux de chat-luant clignotaient :

— J'savais pas qu'y fallait être bel homme !... Qu'a vous fait, si j'ai un compteur ? Vos voitures en ont bien un !

Le gros roux se mit à rire :
— Allons, tu n'es pas un bon garçon, tu seras receveur... sur un numéro. Topé-là ! Et ce fut fait. Du même coup, le gérant se donnait les gants d'une bonne action et réalisait une économie. Il savait bien que pour les trente francs par mois qu'il octroyait au nabot, il en aurait autant de travail que de l'autre pour quarante-cinq. Mais Joseph n'y regarda pas de si près, il était bien trop content. Lui, le bossu, le gosse, qu'on disait bon à rien, il obtenait une situation, « un avenir », comme fièrement disait la mère Guichou, et déjà il se voyait soutien de famille. Quelle joie !... Aussi se montra-t-il tout ardeur.

Dés cinq heures du matin en été, six en hiver, il était à sa voiture, la nettoyant, la frottant, l'astiquant sur toutes les coutures. Jamais la pauvre guimbarda n'avait été si bien tenue ; ses glaces reluisaient comme un miroir de coquette.

Puis, le petit homme passait à son cou la sacoche de la recette et se juchait sur la plate forme, attendant les voyageurs matinaux du premier départ, des habitués, connaissances quotidiennes, qui arrivaient tout engourdis de sommeil et bâillaient dans leur cache-nez. Des bonjours s'échangeaient :

— Ça va bien, à c'é matin, m'sieu Lévine ?
— Ça va bien, m'sieu Delhomme ?
Eh bien ! madame Richard, vous v'là déjà partie ? Donnez-moi vot panier, que je vous l'apaise.

laine nous a vus, dit-il ; il accourt vers nous ; faut-il l'attendre, monsieur ?
— Oui, Jean, attendez ; mais descendez et respirez à la tête de votre cheval, pendant que je sonnerai le bonjour à mon neveu.

L'abbé avait à peine prononcé ces mots, que son vieux cocher se leva, et mettant le pied sur le bancard se laissa glisser à terre.

Gunstan arrivait en courant.

La rapidité de sa course avait teint ses joues d'un rouge ardent ; mais sa physionomie était sombre et ses traits fatigués.

Il sauta sur une jante de l'une des roues détreppées, ce qui mit son visage au niveau de celui de son oncle.

Ils se regardèrent fixement sans parler, et l'abbé tendit à Gunstan sa main que le jeune homme serra fortement dans la sienne.

— Mon oncle, vous avez compris la gravité de la situation ?
— Je l'ai comprise.
— Vous sentez bien qu'il ne s'agit pas d'une fade sentimentalité, d'un projet en l'air, mais d'une chose qui me tient aux fibres du cœur ?
— Je le sens.
— Vous êtes convaincu que cette fois je ne céderai pas à ma mère ?

— L'abbé fixa une seconde fois son regard pénétrant sur le visage de Gunstan, qui était devenu d'une mate pâleur, et répondit avec un soupir :
— J'en suis convaincu.

— Alors je ne vous retiens plus ; que Dieu dont l'amour inspire tous vos actes, vous donne la force de persuasion nécessaire. Pour moi, ma résolution

— Madame votre nièce est veuve ? demanda quelqu'un à M. Mauray, dans l'omnibus.
— Divorcée depuis un an.
— Ah !... Et elle est ici pour quelque temps ?
— Mais, pour tout l'été, je pense.
— Les yeux de Joseph s'allumèrent. Tout l'été !...
— Alléz !... Roulez !... cria-t-il d'une voix retentissante !

Et il tira de fort sur le cordon d'appel que le conducteur, secoué, lâcha un :
« Aie » avec un juron.

Oh ! le bel été que ce fut là ! Trois fois la semaine régulièrement, les mardis, jeudis et samedis, M. Mauray se rendait à Paris par la voiture de dix heures, et sa nièce prit l'habitude de l'y accompagner. Trois jours de fête pour Joseph ! Du plus loin qu'on apercevait en revenant de Bezons, les hautes cheminées de l'usine et le bâtiment en briques rouges, à larges cordons de pierre blanche, on logeait le directeur, il grimpa sur l'impériale, sûr d'apercevoir Claudie guettant l'omnibus de sa fenêtre ou l'attendant devant la porte, tout en brouillant ses longs cheveux.

— Voudriez-vous prendre une malle, si vous plaît ? Voici mon bulletin.

Elle avait une voix harmonieuse, timbrée, qui résonnait comme une musique aux oreilles de Joseph.

— Pour sûr, madame, donnez ! répondit le bossu qui rougit sans savoir pourquoi.

Il prit le bulletin en soullevant sa casquette, courut aux bagages, revint avec un homme du chemin de fer qui aida à hisser la malle. M. Mauray paya, prit place dans l'omnibus ; mais sa jeune compagne resta à l'extérieur.

— Tu ne t'assois pas Claudie, tu ne crains pas d'avoir froid ?
— Merci, mon oncle, je suis bien, ne vous inquiétez pas de moi.

Involontairement, Joseph rougissait encore ; une joie le prenait sans raison. Il se dépêcha de percevoir les huit sous de chaque voyageur et revint auprès de la jeune femme.

— M'sieu votre oncle a payé pour vous ! lui dit-il.
— Ah ! bien, merci.

Elle accompagna ces mots d'un joli signe de tête et se mit à regarder la route, les reins appuyés au rebord de la plate-forme, et d'une main se tenant appuyée à la rampe du marchepied. Elle était étrangement gracieuse. Ses yeux allaient à droite, à gauche, et quelquefois, au passage, posaient sur le petit homme un regard souriant et bon.

— Quelle gentille dame ! pensait Joseph en cherchant ce qu'il pourrait lui dire pour se montrer aimable.

Mais elle ne lui en laissa pas le temps :
— Est-ce loin, chez M. Mauray ? demanda-t-elle tout d'un coup.
— Comme ça !... C'est sur la route de Bezons... Y en a pour une demi-heure.

— Ah ! Et l'usine ?
— L'usine, elle est avec.
— C'est vrai, au fait, mon oncle me l'a dit... Et l'omnibus passe devant ?

Pour sûr, nous allons jusqu'à Bezons.

La conversation se liait. Mais on roulait sur le pavé d'Argenteuil, le brouhaha assourdissant, et gentiment, la jeune femme se pencha pour se faire mieux entendre : elle souffla un peu, parfumée, enveloppa un instant le bossu.

Jamais demi-heure ne passa si vite dans l'existence de Joseph.

Il lui semblait avoir toujours connu cette belle jeune femme, et pourtant il éprouvait près d'elle une sensation inconnue.

Même après qu'elle fut descendue à la porte de l'usine dont son oncle était directeur, Joseph garda son impression, un éblouissement intérieur. La nuit, il rêva d'elle enroulé dans la revue, sa taille cambrée et fine, serrée dans une jaquette claire, se pliant aux mouvements de la voiture ; au cou, un boa de fourrure qui faisait ressortir le teint rosé, les dents blanches et les yeux noirs brillant sous des sourcils châtains. Il respirait son parfum, entendait sa voix timbrée : « Est-ce loin, chez M. Mauray ? »

— Quelle gentille dame, tout de même, se pensait Joseph, le lendemain, en se réveillant.

Et une curiosité lui vint, il aurait voulu savoir si elle était dame ou demoiselle et combien de temps elle resterait à Bezons. Il fut renseigné le jour suivant.

— Mais Claudie paraissait distraite, son regard semblait s'égarer dans une rêverie émue. En vain, Joseph essaya d'attirer son attention.

— Y a joliment longtemps que vous n'avez fait le voyage !... Elle le regarda, rappelée de loin, hochant doucement la tête, sourit :

— Oui, très longtemps.
Mais son sourire parlait d'autre chose, et elle reprit sa rêverie.

— Elle revint tard, en compagnie de son oncle et du jeune homme brun. Celui-ci la prit par le coude, la soutint, pendant qu'elle montait, et elle le laissa faire, s'appuyant comme si elle avait eu besoin d'aide, elle qui sautait toujours lestement.

— Entrez-vous dans l'intérieur, Claudie ? demanda-t-il.
— Oh ! non, restons ici, on est bien mieux... Voulez-vous ?

Joseph eut un tressaillement ; pour qu'on se disait-ils vous ? Ils n'étaient donc pas frère et sœur ?

— Alléz !... Roulez !... cria-t-il d'une voix rauque. Car une inquiétude l'agitait, il fallait s'embrouiller dans ses comptes, rendre dix sous de trop à M. Mauray qui heureusement s'en aperçut. Il lui tardait de savoir ce que Claudie et ce jeune homme se disaient dans leur coin, tous les deux, et il prétendait à tort l'oreille quand sa tournée fut finie. Mais le vent emportait les paroles ne laissant distinguer qu'un murmure pareil à un gazouillement d'oiseaux. Alors, Joseph souleva ses deux pieds, s'accrocha à la barre d'appui, de l'autre côté de la plate-forme et regarda les pierres de la route qui disparaissaient peu à peu et se confondaient dans l'ombre du soir.

Tout d'un coup, il se retourna. Le murmure avait cessé ; dans le coin où ils se tenaient, les deux jeunes gens s'étaient rapprochés l'un de l'autre, leurs formes se dessinaient indécises et falotes aux yeux de Joseph qu'éblouissait la lanterne placée au-dessus de lui, et cependant il les vit — on les devina ? — se rapprocher encore, leurs visages se touchant.

Quelle nuit ! Quel désir de l'âme pendant à cette nuit heureuse qui lui avait causée, six mois auparavant, l'apparition de Claudie ! Frissonnant dans son lit de sangle, blotti les genoux à l'estomac, Joseph cherchait en vain le sommeil, luttant contre le froid qui raidissait ses membres et le faisait trembler comme au mois de décembre. Il souffrait ; il ne pleurerait pas, mais il souffrait d'une souffrance lourde, indéfinie, qui érasait l'être chétif. Parfois, les larmes montaient à ses paupières, s'y arrêtaient sans couler et les brûlaient, pendant qu'un sanglot secouait sa poitrine défoncée. Alors, il souffrait fortement et tâchait encore de dormir.

Il se leva à l'aube, brisé, et s'en alla à son service, malgré sa mère qui voulait le faire rester. Il fit sa besogne quotidienne, secoua, frota la vieille voiture minable et délabrée comme lui. Mais quand il fut devant la place que la nièce de M. Mauray avait occupée la veille, il laissa retomber son bras et son plumbeau de lièbre, sans avoir le courage d'enlever cette poussière où quelque chose d'elle s'était peut-être attaché ! Alors aussi, la conscience nette d'une grande douleur se fit en lui, et il se mit à y songer, après que les voyageurs eurent pris place et que la voiture l'emporta sur le pavé raboteux.

Qu'avait-il ? De quoi aurait-il pu se plaindre ? Quel malheur lui était-il arrivé ? Lui avait-on pris quelque chose ? Son sort se trouvait-il changé ? Non, pour sûr, il demeurait ce qu'il n'avait pas cessé d'être, pauvre oublié, trop heureux de gagner son pain, Alors, pourquoi ce désespoir, ce déchirement qui l'éprouvait ? A quels rêves, s'était-il donc livré ? Quelles chimères folles, disproportionnées, absurdes, s'étaient logées en sa pauvre cervelle pour être aujourd'hui déçues ?

Aucune, rien ! Sans réflexions, sans désirs, sans souhaits, il s'était simplement abandonné à un bonheur, pendant six mois il avait vécu dans un monde nouveau, recevant des impressions supérieures, s'élevant, sans s'en douter, à un ordre de sentiments trop subtils et jusque-là ignorés, et écartant de son esprit, par un calcul involontaire, la seule pensée qui eût pu le troubler : celle que tout cela devait finir. Et maintenant qu'il retombait de ces hauteurs aux réalités dures, quel choc en lui se brisait et pour la première fois il comprenait clairement tout ce que contiennent d'inique et d'amer ces trois mots, où se résumait sa destinée : pauvre, ignorant, difforme !

Pauvre, ignorant, difforme.

Quelques jours se passèrent durant

— Elle n'est pas reconnaissable ; quand M. Gunstan n'est pas là, c'est comme un d'être qui la prend parfois. Mademoiselle Nola ne peut plus la quitter des yeux.

— Et Gunstan ?
— Toujours en colère et en bateau, ne voyant plus sa mère pour ainsi dire, ne lui parlant plus. Ma pauvre grand-mère est tellement saisi de les voir ainsi fâchés l'un contre l'autre qu'elle grolotte la fièvre depuis notre arrivée.

L'abbé fit un geste désemparé, puis se recueillit ; Madalen venait d'ouvrir la porte du salon où se trouvait madame de Kerpeulvan.

XVI
La dernière tentative
Armelle, assise sur sa chaise haute, travaillait à sa tapisserie. Quand le regard de l'abbé tomba sur le visage qui se dessinait en blanc sur le rideau poncé, il ne put retenir un tressaillement. Ce qui donne aux ressemblances de la parenté un caractère saisissant, c'est de voir la même passion agiter l'être qui ressemble à celui qui a disparu. La colère, l'envie, la douleur, la haine, l'amour, le sarcasme, la tendresse, le dédain, animant soudain les traits d'une expression particulière, produisent des ressemblances étranges.

Les traits de madame de Kerpeulvan s'étaient creusés, allongés et comme pétrifiés ; son regard était clair et froid ; ses lèvres, même au repos, avaient un pli amer et ironique ; l'abbé revoyait M. Traheg.

Zénaïde FLEURIOT.

(A suivre.)

ARMELLE TRAHEG

Par Mlle Zénaïde FLEURIOT

SECONDE PARTIE

XV

Le conciliateur

Il sortit à pied du bourg en récitant son bréviaire, et un peu avant d'arriver à la bifurcation du chemin, il s'arrêta pour attendre Jean Kerbic quand il l'entendit appeler, de l'autre route. Un break, qu'il ne reconnaît pas à leur regard, s'enfonçait.

Mais tout à coup, du milieu du groupe, s'élevèrent un gros parapluie et une petite figure ridée encadrée de papillottes grises, et l'abbé, reconnaissant mademoiselle Augustine, souleva son chapeau et l'agita de la main ; puis voyant que la voiture s'arrêtait et que les voyageurs en descendant, il pensa qu'il désirait lui parler, et s'avança vers la famille du Guilvain, complétée par mademoiselle Augustine ?

— Vous allez à Kerpeulvan, l'abbé ? demanda